

LE POISSON MORT

« LE POISSON MEURT MAIS NE SE VEND PAS »

GRATUIT - NUMÉRO 27 - JUIN 2001

Édito

Alors que l'année se termine, le *Poisson Mort* jette un œil par dessus son épaule, et contemple avec émotion le chemin accompli. Loin de se limiter au format de "gazette anecdotique" qui constituait sa structure première, il aura enfilé toutes les peaux, adaptant son support et son propos au gré de ses pérégrinations. Tantôt illuminé par une révélation mystique, tantôt recouvert d'une sirène angélique, tantôt empreint d'un parfum bucolique, tantôt paré d'un vert fantastique, tantôt investi d'une mission heuristique, il se sera aliéné jusqu'aux arêtes pour votre seul plaisir, allant même jusqu'à exhiber les photos de ses membres sur la toile pour un roman-photo.

Alors le *Poisson Mort* est satisfait. Il fouille dans ses archives, déterre les moindres de ses arêtes, et redécouvre le trésor de ses existences. D'abord ému par la douce évocation de ces tendres souvenirs, il entreprend de les trier, de les ranger, de les classer, de les ordonner, de les organiser, de les compiler... De son travail résultera la sortie d'un *Collector*, qui regroupera l'ensemble de ses œuvres depuis son émergence jusqu'à ce jour.

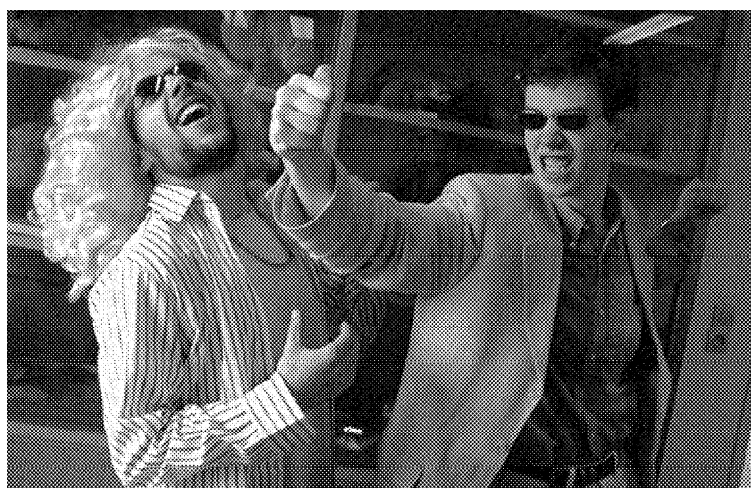
Pourtant, le *Poisson Mort* est triste : il sait que l'année se termine, et que l'été ne se prête guère à ses activités coutumières. Cependant, bien que Mort, le Poisson n'aime pas se laisser abattre. Une lueur d'espoir luit dans son œil creux ; une année pleine de promesses se profile déjà à l'horizon, avec son lot de nouveaux rédacteurs et de nouvelles idées.

Alors le *Poisson Mort* est serein : il sait que sa pérennité est assurée. Il peut alors fermer les yeux, et goûter, pour un été, aux délices d'un repos bien mérité.

Thierry

ENFIN !

LE CÉLÈBRE ROMAN PHOTO
"AMOUR, CRIMES ET BOTANIQUE"
OFFERT DANS CE NUMÉRO !



- Vous l'avez vu sur la toile, vous avez aimé, vous avez ri, vous avez pleuré.
- Vous l'avez manqué, et vous brûlez de le découvrir.

Le *Poisson Mort* vous l'offre en version papier !

Courrier des lecteurs

Continuez à nous envoyer vos lettres d'encouragement, vos coups de cœur passionnés, vos éloges enthousiasmés, vos flagorne-ries éhontées, vos cadeaux agrémentés, vos chèques signés. Nous les accueillons avec toujours autant de plaisir.

Cher burô du COF...

Vous êtes très nombreux à nous avoir envoyé de tels messages, qui nous ont fait chaud au cœur. Cependant, il est de notre devoir de vous rappeler que notre revue est totalement indépendante, et que si elle participe du COF, c'est uniquement en tant que section, et aucunement pour prétendre à une quelconque autorité. Veillez donc à réorienter vos requêtes vers cof@clipper. Quant aux élections, au moment où nous imprimons, nous n'avons aucun commentaire à faire.

Cher Poisson Mort,

En guise de prolégomène, laissez-moi donc me présenter. Je suis Gustave Rochefer, archicube de mon état, de la promotion 1951 L.

L'autre jour, lors d'une agréable après-midi de mai, alors que je me rendais à la bibliothèque des lettres, telle ne fut pas ma surprise quand mes yeux rêveurs – à la recherche de quelque trésor enfoui – croisèrent ceux d'une carcasse putride aux relents de hareng pourri ; mon cœur se souleva devant une telle monstruosité dont j'ose encore à peine prononcer le nom conspué : « Poisson Mort ».

Cette « gazette » peut-elle prétendre égalier en saveur l'âge d'or de l'esprit potache de notre Ecole, où les farces les plus astucieuses et les pignolades les plus audacieuses, loin de servir de prétexte à une quelconque lutte protestataire (nous n'étions pas des communistes, tout de même !), soudaient les promotions successives dans un esprit de franche camaraderie ?

Non, messieurs, je ne le pense pas, et je m'indigne (oserez-vous me publier ?) qu'une telle imposture puisse exister en ces Lieux. Vos mauvaises gaudrioles, qui se signalent plus par leur outreucidante vulgarité que par leur pertinence, n'arrivent pas à la cheville de nos subtiles frasques ; cela me rappelle le jour où nous avons rempli d'eau des baudruches de latex préparées par nos camarades chimistes (ah ! la belle époque de la pluridisciplinarité !) avant de les lancer contre les fenêtres de notre directeur (où

elles éclataient en de superbes gerbes)... ou bien le jour où, cacique, j'ordonnai à mes camarades de renverser leur assiette par terre, alors que nous étions au pot ! Ou encore le jour où je battis le record du tour de la cour aux Ernest en charentaises sur les toits ! Ce que nous avions ri, ce jour-là...

Ah ! Mais elles sont loin ces belles années où l'on savait rire ! Au moins, nous avions des règles à transgresser, des directeurs à défier, sans pour autant tomber dans la protestation trotskyste. Alors qu'aujourd'hui... aux structures contraignantes mais fertiles de la discipline normalienne s'est substitué un laxisme bienveillant et lâche, livrant l'Ecole au désœuvrement et à la déchéance.

Vous ne savez plus quoi inventer, alors vous raillez, vous ricanez, vous vous moquez. Je ne vous félicite pas.

Gustave Rochefer

Cher lecteur,

Nous nous félicitons de l'intérêt que vous portez à notre travail, et nous vous en savons gré. Cependant, bien que l'envie ne nous manque pas de perpétuer l'esprit si téméraire de vos plus folles années, sachez que la discipline de fer qui règne désormais ici ne nous permet plus de tels écarts à la bienséance.

Monsieur Poisson Mort,

Je vous écris à contre-cœur, de dégoût de devoir voir mon nom associé au vôtre, mais il en va de l'honneur de ma famille.

En effet, j'ai appris il y a peu que ma petite-fille Anaïs attendait les résultats du concours de l'Académie Nationale Supérieure où vous sévissez. Ma petite-fille a, semble-t-il, bon espoir de rentrer en cette académie où, paraît-il, l'on travaille pour le compte du gouvernement bolchevique qui nous gouverne. Elle a l'air d'y tenir, la malheureuse.

J'ai peur, monsieur. J'ai peur des influences délétères qu'elle va subir dans cette institution corrompue, et je ne crois plus pouvoir la convaincre de renoncer à une carrière d'enseignant-fonctionnaire. Non seulement l'État veut la corrompre en lui proposant de l'argent pour obtenir ses services, mais quelle sorte de personnes risque-t-elle de croiser en vos tristes murs ? Toutes sortes de déviants bohémiens comme vous, écrivant un galimatias incohérent et frisant le paranormal, se moquant des braves gens, accaparant l'argent du contribuable, payés pour écrire sous l'emprise de la drogue des histoires délirantes et autres mensonges.

Je vous enjoins donc de cesser vos activités malsaines. Si par malheur ma petite-fille venait à écrire dans votre revue (pire : apparaître dans une parodie de roman-photo), ce serait la fin ; la honte sur ma famille. Et l'on ne sait que trop bien combien vous êtes prosélyte.

Avec mépris,

Hercule Boiffé

Cher Hercule,

c'est avec toujours autant de plaisir que nous accueillons vos lettres d'encouragements. Merci mille fois !



Surfez sur les arêtes du Poisson Mort !

<http://www.eleves.ens.fr:8080/cof/pmort>

Vous y trouverez nos anciens numéros bien sûr, mais aussi de nombreuses surprises, ainsi que notre magnifique Roman-photo : "Amour, crimes et botanique", en couleurs !

Trompe-le-Monde

Avant que j'aie pu faire montre d'une effronterie aussi inutile que déplacée, le gentilhomme me saisit au collet. Une force surhumaine m'arracha du sol, où la boisson avait fini par me clouer, et je sentis avec terreur mon coupable visage se rapprocher inexorablement de son masque d'acteur. La situation eût-elle été moins dramatique, celui-ci aurait plutôt prêté à rire, tant l'extravagance des couleurs et la préciosité des ornements semblaient excessives. Mais mon corps inerte suspendu à cette poigne de fer, le visage couvert d'une sueur putride, la gorge sèche et la langue collée au palais, les seules secousses qui m'animaient tenaient plutôt du tremblement, et j'étais bien incapable d'émettre le moindre son. Même les plus ripailleurs et les plus bruyants convives de l'assistance semblaient frappés d'un semblable mutisme. Je n'entendais que son souffle brûlant s'échapper de son masque, au rythme régulier de ses épaules colossales. Recouvrant tant bien que mal mes esprits dissipés par le vin, je parvins à grand peine à bredouiller : « Que... que puis-je pour vous, Monseigneur ? », ce à quoi il répliqua par un grand rire sardonique qui me glaça les sangs autant qu'il secoua ma frêle carcasse de tout son long. Il planta alors son regard dans le mien, et je compris tout l'intérêt de son ridicule masque : le terrifiant spectacle de ses yeux sombres et incandescents, que j'avais l'infortune de voir pour la première fois par les orifices du masque, acheva de me paralyser. D'une voix basse et sépulcrale, il me servit en guise de réponse : « Assez ri, maraud ! Je te croyais plus fourbe et ingrat que stupide, mais il semble malgré tout que tu puisses servir mes desseins. Suis-moi. » Je ne pris pas le temps de réfléchir à une nouvelle forfanterie. Mû par une force insoupçonnable, je rassemblai fébrilement mes maigres effets et me jetai docilement à la suite de l'inquiétant gentilhomme en direction de l'huis de l'auberge, non sans gratifier le tavernier d'une narquoise courbette en guise de paiement.

Dehors la nuit était humide et froide. À la lueur de la lanterne qui signalait l'auberge, j'avisai les sbires qui nous escortaient : j'eus la joie de reconnaître les balafres familières de Jochem, qui fut l'espace de quelques heures mon compagnon de route, ainsi que la fine moustache

et l'œil vairon de l'habile bretteur qui m'avait offensé. Le Goliath à trogne apocalyptique, immonde personnage à la gourmandise duquel je devais attribuer la présente situation, les suivait de près. Il tenait par la bride un puissant destrier sur lequel il me percha sans ménagement, sous l'œil goguenard des autres mercenaires. Piqué au vif par ce nouvel affront, mais instruit par ma récente et douloureuse expérience, je me montrai, une fois n'est pas coutume, d'une humilité et d'un oubli de soi exemplaires, tout en me promettant que ces larrons ne payaient rien pour attendre. Mon sombre seigneur monta majestueusement en selle et toute la troupe s'engagea au galop à sa suite, sans souffler mot. Nous chevauchâmes près de deux heures, dans l'obscurité d'une nuit sans lune, suivant avec force difficultés le train d'enfer imposé par le gentilhomme, dont j'apprenais à mes dépens qu'il était nyctalope. Notre route prit fin aux portes d'une vaste et riche demeure, à plusieurs lieues de tout autre gîte. Des domestiques vinrent quérir nos bêtes, et les emmenèrent à l'écurie. Au lieu de subir le même sort et de passer la nuit dans la paille, comme je l'aurais assurément mérité, on m'installa dans une chambre propre et spacieuse, quoique fort spartiate. Ma joie fut toutefois de courte durée : on m'enferma bientôt à double tour, après que Morloch, mon Goliath de géolier, m'eut conseillé de me tenir prêt aux aurores, pour une entrevue avec le maître. Les fenêtres étaient closes, et de toute façon l'envie d'une escalade nocturne me faisait cruellement défaut. De plus, je commençais malgré mon jeune âge à comprendre que la plaisanterie avait assez duré. Je m'étendis de but en blanc et m'endormis aussi sec.

Le lendemain, après une volée de coups tambourinée à ma porte et une frugale collation, j'étais en route pour les quartiers du gentilhomme, parmi un inextricable dédale de couloirs obscurs à l'odeur de mousse, sur les pas de Morloch. Faiblement éclairé par la lueur d'une torche vacillante, je contemplais avec délices ce gigantesque dos voûté dans lequel, j'en faisais serment, je ne manquerais pas de planter quelque lame pour peu que l'occasion se présentât. Le grincement d'une épaisse porte aux lourds gonds me tira de ma rêverie.

- Il est ici, Seigneur, éructa Morloch.
- Qu'il entre.

Je pénétrai alors dans une vaste salle richement décorée, au sol marbré, ponctué de larges colonnes qui soutenaient des voûtes ciselées, gravées de motifs étranges. De mon ténébreux maître, confortablement sis dans un fauteuil face à une grande cheminée, je n'apercevais que la majestueuse silhouette, qui me tournait le dos. Le jeu dansant de la flambée projetait son ombre immense contre le sol et les murs de la pièce, dans un mouvement furieux et tranquille. Il ne portait plus de masque, mais son visage demeurait invisible. Je m'en approchais d'un pas mal assuré, lorsqu'il leva la sénestre et prit la parole :

« Alors, Monsieur de la Tromperie, êtes-vous content du gîte ? Il y a quelque temps déjà que vous pourriez en bénéficier, mais vous n'êtes pas la sagesse d'accepter mon hospitalité de prime abord. Mal vous en a pris, jeune sot. Croyez-vous vraiment que je vous eusse fait libérer des geôles pour que vous puissiez me voler plus à votre aise ? »

Je restai coi.

- Et loin de vous faire oublier comme la prudence vous le suggérait, vous fîtes même étalage public de vos larcins. Combien de temps pensiez-vous rire de moi de la sorte ? rugit-il.

- Je ne sais, Seigneur, je...

- Peste ! Je ne t'ai pas mandé pour recueillir tes excuses. Voyons plutôt comment tu pourrais m'être utile. Tu es jeune, frêle et irréfléchi. Tu as assez montré ton incompétence aux armes, et tu n'as même pas acquis de talent avant de tuer ton géniteur. Tu sembles cependant fort doué pour la duperie, et tu as le goût du sang. Tu feras un excellent spadassin à la Cour, pour peu que tu apprennes la discrétion et le maniement des armes.

- La Cour ? Mais monseigneur, vu ma condition, il n'est même pas dit qu'on m'admette aux cuisines...

- C'est bien ce que j'attends de toi. Tu feras un bien piètre damoiseau, mais un espion fort utile en tant que domestique. Le château comprend beaucoup de mystères, qu'il te faudra me révéler, et certains personnages déplaisants, que tu te feras un plaisir d'occire. Je sais que tu me seras fidèle, désormais. Tu as vu dans mes yeux que je n'étais pas homme à plaisanter. »

Il eut alors une étrange inflexion de voix qui me rappela à ma terreur de la veille. L'espace d'un instant, je revis ce terrible regard et je sentis mes viscères se lover comme un serpent.

« Tu as vu de quoi mes hommes étaient capables. Je ne pense pas que tu seras assez stupide pour tenter à nouveau d'infantiles incartades. » J'avalai péniblement ma salive. Il désigna soudain un autel à l'autre bout de la pièce. Je m'en approchai, intrigué, et découvris un anneau d'obsidienne et une dague à la garde sculptée. La lame, d'une extrême finesse, était ouvragée dans un métal rougeâtre. Un scorpion en ornait le pommeau.

« Voilà ton équipement. La dague

sera ton passeport, mais prends garde : c'est une arme à double tranchant ! Elle te fera connaître de tes confrères comme de tes ennemis. Je te conseille donc de ne la dévoiler qu'à bon escient.

– De quelle confrérie parlez-vous ?

– De la Guilde des Assassins. Tu partiras pour Minastir dès demain, où tu contacteras un dénommé Ubher Laan. Avec la plus grande discrétion, cela va de soi. Il se chargera de t'apprendre quelques rudiments indispensables... »

Je savais pertinemment qu'il m'était maintenant impossible, du moins dans l'immédiat, d'échapper au gentilhomme. En outre, il semblait avoir vu juste : la perspective de devenir assassin, à la Cour qui plus est, ne me rebutait pas le moins

du monde. Mais je n'écoutais déjà plus ses instructions, fasciné que j'étais par cet étrange anneau que je tournais et retournais entre mes doigts.

– Et l'anneau ? m'enquis-je naïvement.

– Tu trouveras tout seul, dit-il sans autre explication.

Plus curieux que circonspect, j'y passai le doigt, pour y sentir presque aussitôt une subtile brûlure. Le ricanement qui suivit me figea. « Bien, approuva-t-il, tu n'auras même plus besoin de parler à tort et à travers pour que je saches où tu te trouves ! »

Je devais plus d'une fois par la suite maudire ma curiosité juvénile pour ce geste par trop inconsidéré.

...TRIBUTE TO LOVECRAFT...

Le manuscrit Peabody

Dernier Épisode...

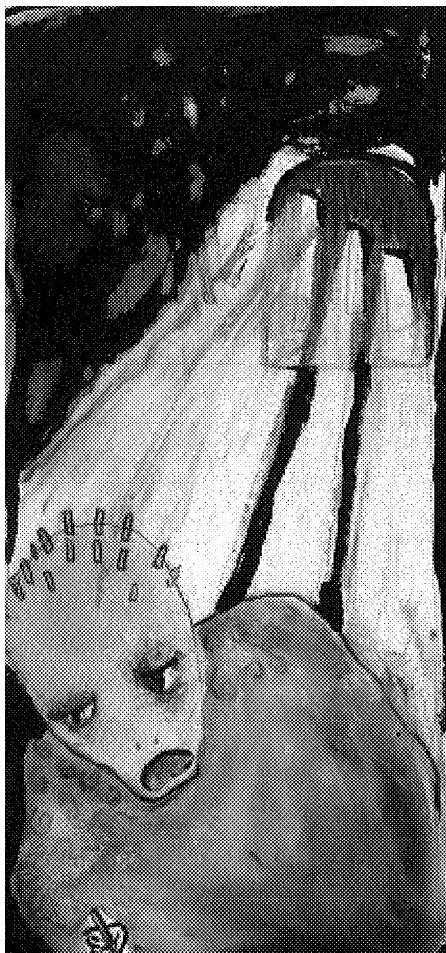
Je me réveillai nu, dans un champ, incapable de me souvenir de la façon dont j'étais arrivé là. J'étais à plus de quinze kilomètres de la ville. Un paysan s'approcha de moi, et devant ma confusion extrême m'emmena chez lui pour reprendre des forces. Il me donna des vêtements pour pouvoir rentrer chez moi, et refusa tout ce que j'ai pu lui offrir comme compensation. Il poussa sa gentillesse jusqu'à me ramener en ville sur un vieux tracteur cahotant qui mit presque une heure à parcourir cette courte distance. Je le remerciai encore, cet exemple d'humanité m'ayant fait un instant oublier mes horribles tourments ; mais je les retrouvai à peine rentré chez moi. Une lettre de mon « cousin » m'y attendait, m'invitant à me rendre chez lui dans la soirée. Les idées s'entrechoquaient dans ma tête. Tout ce que j'avais vu la soirée précédente avait-il réellement eu lieu ? Mon cerveau refusait cette hypothèse, mais mon état de fatigue et de tension nerveuse semblait prouver le contraire. L'ignoble créature que j'avais rencontrée dans ces souterrains était-elle vraiment mon frère, ce frère « difforme » dont parlait ma tante dans son journal ? Mais alors, qui était ce « cousin » ? Épuisé par la suite de questions qui m'accablaient depuis plusieurs heures, je décidai d'en finir : J'allais répondre favorablement à l'invitation.

Le dîner se déroula tout à fait normalement. Mon « cousin » me raconta une vie romancée qu'il semblait inventer au fur et à mesure, sans se soucier des invraisemblances ; il n'écouta que d'une oreille distraite le récit de la mienne, comme s'il en connaissait déjà les grandes lignes. Au cours de la conversation, une odeur se mit à supplanter celle du repas, une odeur que je connaissais déjà et que, pour la

première fois, je compris être celle d'un *cadavre*. Reconstituant les différents éléments de mon enquête, j'en tirai une conclusion effroyable et m'entendis dire : « Mais vous savez déjà tout cela, n'est-ce pas, *père* ? » J'éclatai d'un rire désespéré : « Ainsi les morts reviennent tourmenter les vivants ? Je sais tout : vos horribles forfaits ne resteront pas impunis. Je vengerai le meurtre de ma mère, votre sœur que vous avez punie pour vous avoir donné un enfant difforme et pour vous avoir trahi. Immonde sorcier... » Un ricanement démoniaque m'empêcha de poursuivre. « tu sais tout, dis-tu ? Mais tu ne sais même pas pourquoi tu existes ! Quant à celle que tu appelles ta mère, ce n'est que ta tante – ta vraie mère attend, dans les insondables abysses des dimensions supérieures, d'être entièrement libérée et de réduire en cendre cette parodie d'humanité qui peuple la terre ! Ta mère est une déesse dont tu ne supporterais pas la vue tant elle est repoussante, et tu as été conçu dans l'unique dessein de réunir, par le sacrifice d'un être hybride, les deux pans de réalité ! » Ses paroles s'enfonçaient comme des traits glacés dans mes chairs ; je voulu me lever, et tombai à terre : la nourriture était droguée. Je n'eus que le temps d'apercevoir un coin de la pièce s'assombrir, et une étrange fumée rosâtre aux relents organiques envahir la pièce tandis que mon père hurlait : « Viens, ma bien-aimée ! Notre heure est enfin arrivée ! »

Je me suis réveillé, enfermé dans une sorte de cachot dont la porte laisse filtrer une faible lumière qui me permet d'écrire ces lignes dans mon carnet en attendant d'être sacrifié, dans l'espoir que quelqu'un les lise et mette fin aux agissements de mon père. J'entends déjà des hurlements bestiaux et des incantations au dehors. Les étoiles sont en position.

C'est ici que prend fin le manuscrit Peabody.



FFH, un masculin qui fait mal

La dernière création du groupe de presse *Le Poisson Mort*, qui est aussi le tout dernier né des magazines masculins, est une surprise bien désagréable, qui n'est pas sans laisser apparaître quelque chose qui ressemble fort à un malaise. On avait connu les rédacteurs qui entourent Thierry Mora (*la base souveraine du Poisson Mort*, comme ils aiment à s'appeler eux-même) plus fins, plus subtils, plus mesurés et même, n'ayons pas peur de le dire, plus drôles.

En affichant outrageusement les mots conscrits, sexe, drague et auto en lettres bien grasses autour de la poitrine généreuse d'une pin-up, à peine occultée par deux petites étoiles des plus vulgaires, *FFH* transgresse dès le prime abord toutes les limites du bon goût. Et le contenu, hélas, est à la mesure de cette entrée en la matière. La misère intellectuelle de la jeunesse

et du jeunisme n'en finit pas de gagner du terrain. Avec *FFH*, on découvre que l'un des plus beaux viviers de la jeunesse cultivée française n'est pas épargné : à l'École Normale Supérieure, comme dans le loft et comme ailleurs, on a d'yeux et de pensées (mais est-ce encore de la pensée ?) que pour un matérialisme d'une banalité harassante. Seule une dernière pensée se pose encore dans l'esprit des jeunes gens aujourd'hui : que se passera-t-il dans mon lit ce soir ?

Reconnaissons tout de même une certaine singularité. Ni du côté des masculins vulgaires et bas de gamme, construits sur le triptyque « Sexe, magouilles et sports mécaniques », ni du côté de ceux qui rivalisent avec les centres de remise en forme, construits sur le triptyque « Sexe, santé et sports à la mode », *FFH* ne s'embarrasse pas de fioritures. Seule la drague est

importante. Il faut avouer que les jeunes normaliens à l'origine de ce magazine gardent un certain côté intellectuel. Leur magazine est très bavard. Le corps de police utilisé est relativement petit par rapport à ceux que l'on trouve chez leurs concurrents. Ils écrivent beaucoup, et illustrent relativement peu. La marque de fabrique ENS ? Mais quel malheur, une fois encore, que de voir ce qu'ils écrivent. Quelle misère ! « De la chair fraîche avant tout », « titiller son cerveau autant que son clitoris » ! Les mots nous manquent devant de tels passages pour exprimer notre désespoir et notre indignation. Jadis les normaliens cultivaient leurs cerveaux pour d'illustres causes et pour la grandeur de la Science. Aujourd'hui, leur cerveau n'est plus qu'un outil parmi d'autre pour mener à bien une sous-sédution : la drague, ce mot affreux qui dit si bien ce qu'il est.

Élections du COF

Le scandale fait rage autour des élections au burô du COF, dont les Ernests estiment avoir été écartés. Leur représentant syndical, Jean-Michel Didier, s'explique au micro de notre reporter :

Le Poisson Mort : Pouvez-vous nous résumer les derniers événements de cette triste affaire.

Jean-Michel Didier : Bien sûr ! Vous savez, nous autres poissons du bassin avons la vie dure. Loins des tranquilles rivières où nous folâtrions jadis au gré de des courants et des rapides, jouissant avec un rare joie des délices de notre vie de poisson, nous voilà désormais enfermés dans un espace réduit tant par la taille que par la profondeur, goûtant à nos dépends la vase des eaux stagnantes. Sans parler de la lumière, autrefois rayonnante au travers des ondes mouvantes, aujourd'hui confinée dans ses funestes oripeaux.

P.M. ...

J.-M. D. Et puis il y a tout ce que les gens jettent dans le bassin. Quand ils ne pensent pas à nous amadouer avec de misérables

quignons de pains, ce sont d'autres choses encore moins comestibles qu'ils nous envoient : plastique, papier. Parfois même, ce sont des normaliens, voire des polytechniciens, qui font intrusion dans notre espace... comme si notre demeure était

une poubelle ! Ce genre d'attaque provoque des morts régulières, et aucune mesure de sécurité n'a encore été prise !

P.M. ...

J.-M. D. Et puis je ne parle pas des nombreuses feuilles de choux, des organisations, des associations, des regroupements, des mouvements, qui reprennent notre image à leur compte, faisant fi de notre intégrité morale. Beaucoup d'entre nous sont devenus schizophrènes, à force de se prendre pour un journal de l'administration.

P.M. Alors ?

J.-M. D. Alors nous avons protesté, nous avons unis nos voix pour crier notre détresse et révéler notre misère à la face du monde ! Peine perdue : nos appels sont restés sans réponse.

P.M. Et vous en êtes restés là ?

J.-M. D. J'ai décidé de postuler au poste de président du COF. Encore une fois, mon initiative a été souverainement ignorée, au point que mon nom ne figurait même pas sur les bulletins de vote ! Pis : nous autres du bassin, qui occupons pourtant une place centrale dans l'École, ne nous sommes même pas vu le droit de vote octroyé. Mais nous ne nous découragerons pas, nous continuerons la lutte, ignorant la pitié à l'égard de nos fossoyeurs, aspirant à cette liberté dont nous sommes si injustement privés.

P.M. Mais la lutte est inégale...

J.-M. D. Justement, et je profite de l'occasion pour lancer un appel : Poissons de tous les Bassins, unissez-vous !

LE POISSON MORT

attend vos articles

N'hésitez pas à nous transmettre des suggestions ou des articles. Le plus simple est de les envoyer par mail à l'adresse suivante :

Poisson.Mort@ens.fr

Le contenu des comités de rédaction et toute l'actualité du *Poisson Mort* sont disponibles sur internet :

<http://www.eleves.ens.fr/cof/pmort>

Des chrysanthèmes comme s'il en pleuvait

Bilan de la situasse

Mado refilé à Paulot un pacsif censé l'affranchir. Paulot entrave que fifre, mais est décidé à dégauchir les ceusses qui ont ébousé Riton. Alors il radine chez Roger Nimier, un lavedu du genre croulant qui se fait du mouron pour son rejeton, Robert, sûrement à la colle avec Riton. Le dabe est sur le carreau, visible. Paulot gamberge à rencontrer le fils Nimier et s'arrache de la taule. Il lui reste un gonze à visiter...

Chapitre 4

Casse-pipe à la Nation¹

Ça recommençait à lancequiner. La rue de Tolbiac était vide à part quelques pébroques virevoltants. Je me sanglai dans mon lardeuss, m'enfonçai mon bada sur le frontal et enfilai la rue Nationale pour choper le tube à la station du même nom. J'espérais passer entre les gouttes mais polop ! Par un temps pareil, même les escargoinces ont la corne en berne.

* * *

Le blaze du deuxième gonze, c'était Max Malacria. Il crèchait 6, passage Dumas dans le Faubourg Saint-Antoine. D'après ce que m'avait bonni le loufiat à Maurice, c'était un Corsico de la Marsiale² fraîchement décarré du ballon. Il valait mieux éviter de crapahuter ses arpions, vu qu'en vrai Méditerranéen il avait toujours la soupape prête à lâcher.

Le métro se pointa en deux broquilles. Je grimpai en tête de dur et me carrai sur un strapontin accueillant. Le wagon était vide, sauf une frangine assise deux places devant moi. Ses mains trifouillaient nerveusement un mouchoir. C'était le genre de gisquette à te court-circuiter le sensoriel, brune, balancée comac, avec des mirettes à te chambouler la barbaque dela tête aux arpions, kif un arrache-cœur.

Le dur crissait sur son viaduc entre les immeubles du boulevard Auriol. Puis ce fut la Seine, avec sa flotte verdâtre qui fainéantait autour des arches des ponts. Les péniches s'entassaient le long des quais et les fumées des usines ajoutaient à la grisaille du tablotin. Le métro courut se réfugier à six pieds sous terre, conscient qu'il n'y a que là qu'on soit peinarde.

Je matai à nouveau la gonzesse. La lumière des calbombs donnait un drôle de relief à sa frime. Elle était sur les nerfs, c'était visible.

Peu après Daumesnil, le métro revint prendre son souffle à la surface, avant de replonger. Il nous recracha à Nation, la fille et moi.

* * *

Elle était laga, cinq mètres devant moi. Nous arquions tous les deux sur le

boulevard Voltaire. Je n'étais pas contre, vu qu'elle avait un verso sympathique. Mais le petit cinoche que je me passais dans le ciboulot se termina aussi sec quand je vis l'actrice principale s'entifler dans le passage Dumas. Je me grouillai pour ne pas la paumer. J'eus juste le temps de la voir entrer au 6. Je tiquai. Dix contre un qu'elle allait au même endroit que mézig. Seulement, pour le moment, il valait mieux espérer icicaïlle. Alors j'entrepris patiemment de m'incrasser les soufflets, selon la méthode chère à M. Nicot.

Ce ne fut pas long. J'avais à peine grillé la moitié de ma cibiche que la gosse passait à toute vibrure devant la porte cochère où j'étais en planque, visiblement chamboulée.

Ça sentait l'embrouille à plein nez. Mais nez en moins³, j'avais rien de mieux que de grimper chez Malacria. Bref, je poussai la lourde du 6 et m'embusquai dans un couloir obscur sentant la pisse de chat. Je craquai une souffrante. La rangée de boîtes à lettres qui remplaçait la bigonle m'expliqua que c'était au cinquième. Je remerciai et entamai la grimpe.

Les marches grinçaient sous mes guibolles. Un greffier déboula entre mes cannes en miaulant. Au cinquième, une fenêtre claquait. Ça faisait un clac-clac régulier dans l'escadrin, comme les battements d'un palpitant mastoc, comme si tout l'immeuble respirait. Le vent s'engouffrait par la gironde, glacial, et venait me siffler aux écoutilles. Et puis la pluie clapotait bêtement sur le sol. Ça faisait un mince filet d'eau qui serpentait, tirant sa source d'une grande flaque paisible.

Sauf que c'était pas de l'eau.

* * *

Chapitre 5

Poudre d'escampette contre poudre d'escopette

Y en avait qui changeaient l'eau en picrate, moi mon chic c'était de chanstiquer la flotte en raisiné. Deux macchabées dans la journaille, ça te rafraîchit sérieusement l'atmosphère. J'aimais pas trop ça, chpiller au croque-mort. Et puis ça me foutait le bourdon quand je gambergeais que j'étais peut-être aussi dans le collimateur de Saint-Pierre.

De ce côté, Malacria était peinarde,

maintenant. C'était pas l'angoisse qui l'empêcherait de pioncer, cézig. On lui avait cloqué d'office deux comprimés d'un somnifère du genre radical. Il pouvait roupiller *ad aeternam* dans son pad-dock en sapin. J'enjambai la viande froide et m'enquillai dans la piaule. Un jour cradingue filtrait par un vasistas entrebaïllé. Je balayai la carrée du regard : un lavabo dans un coin, un page défait dans l'autre et une carante encombrée de paperlards.

Je mis mes gants et vaguai dans la paperasse. Au milieu de coupures de journaux, de quelques factures impayées, de deux ou trois bafouilles sans intérêt et de feuilles en pagaille, je dégottai une photo. Le gonze, c'était Max Malacria, mais en plus vivant. La souris suspendue à son colbac, c'était la visiteuse de tout à l'heure. Au dos, deux numéros de turlu : Aus 27-23, je connaissais, c'était le numéro de Riton. Mau 17-03, c'était peut-être un duce. Jusque là, ça bichait.

Et puis soudain, la tuile. Le grand schproum des familles dans l'escalier, avec des cris et des coups de sifflet. La flicaille... On avait tubé les argousins... Seulement, j'avais déjà tiré cinq piges de violon, mézig, et je tenais pas à me retrouver enchristé. Encore moins à me marida avec la Veuve. Alors autant se trisser fissa avant de se faire agraffer en flag !

Le vasistas donnait sur un toit en pente douce. J'ouvris la lanterne en grand et me faufilai à l'extérieur. J'eus juste le temps de gaffer la frime à bacchantes d'un perdreau qui braquait son calibre sur moi. La dragée vint s'entifler dans le cadre du vasistas.

J'avais intérêt à me grouiller. Seulement les tuiles étaient glissantes, à cause de la vase qui tombait toujours. Trois mètres à faire jusqu'à la cheminée... J'étais à deux doigts du but quand un gonze gueula derrière moi. « Arrête ou je te fume ! » Je dérapai et entamai une glissade qui se termina lorsque la gouttière coinça mon panard. L'autre dut croire à une tentative de fuite car il balança la fumée. Je chopai la praline dans l'aile gauche. Le fumier ! Ça pissait le sang. J'étais maintenant caché par l'avancée d'une fenêtre et je pus me planquouser derrière la bouffardière. Il y avait des barreaux de ferraille fichés dans la brique,

comme j'espérais. Il fallait se magner car ces salauds allaient radiner.

L'échelle permettait d'accéder à un toit en forme de terrasse. Je dégringolai les échelons, le bras gauche en deuil, et cavalai me planquer derrière un muret. Une bastos siffla. Je favouillai dans mon lardeuss à la recherche de mon pétard, mais macache ! Je l'avais paumé en descendant l'échelle et il me narguait là-bas, à même pas 3 mètres, sous le crachin. Un coup de feu claqua et je rentrai la tête. Le condé était seul. Du moins il avait l'air. Et il m'alignait de derrière la cheminée. Il ne lui restait qu'une balle si j'avais bien compté. J'agrafai un bout de tuile cassée et le balançai devant moi. Le flic alluma la tuile. Je piquai la grosse décarrade. Le vasis-tas. Cinq mètres... Et un coup de feu... Je me jetai à plat ventre. J'avais mal compté, il lui restait une balle ! Et puis plus rien. Juste le bruit du bourre qui descendait l'échelle. Je courus jusqu'à la trappe, arpignai le loquet et me laissai tomber dans la cage d'escadrin. Le poulet rallègeait, au dessus. Je dévalai les étages jusqu'au rez-de-chaussée.

Il faisait sombre. La lumière de la rue perçait à peine les carreaux de la lourde. Je me précipitai vers la sortie.

« OK, fini de courir maintenant... »

Je stoppai net et me retournai : ils étaient trois, flingue en pogne.

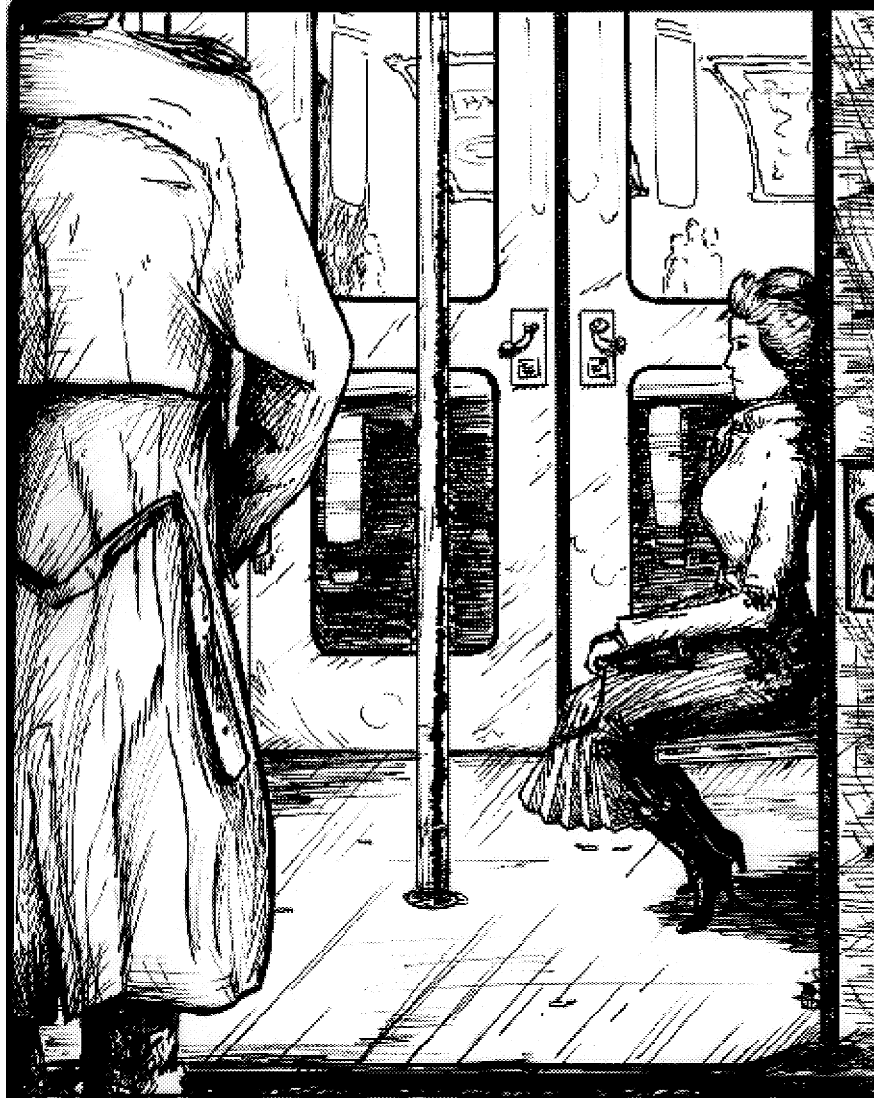
J'étais flambé.

(à suivre...)

¹ titre emprunté à Léo Malet

² Marseille

³ NDLR : ah ! ah ! impayable !



...SOCIÉTÉ...

Le témoignage qui accuse

Voici la première version d'un texte qui en choquera beaucoup. Toutefois, il convient de dire la vérité sur de tels sujets, même si cette vérité ne plaît pas à tout le monde.

L'Administration a préféré oublier. Le burû du COF l'a envoyé sur les roses. Même le SNPRES-FO n'avait pas de temps à lui consacrer. C'est pourquoi le *Poisson Mort* prend tous les risques pour donner la parole à un collègue et vous faire connaître la vérité sur un sujet trop souvent tabou.

Poisson Mort : Maurice, vous êtes étudiant en histoire et vous avez tenu à nous faire cette confession en dissimulant votre véritable identité. Pourriez-vous néanmoins établir votre qualité de normalien littéraire ?

Maurice : Est-ce vraiment la question ? Car s'intéresser à l'accidentel (mon identité, mon nom) contribue à limiter la portée symbolique de l'essentiel, ici de nature sacrificielle, puisque je me dépouille d'une parcelle de ma vie privée pour la porter sur l'espace public, l'agora grec, le forum romain, la casa...

PM : Merci Maurice, vous avez répondu à notre question. Maintenant, parlons de votre expérience. Sentiez-vous enfant que vous auriez tôt ou tard de telles inclinations ?

M : Je ne saurais dire. Le simple regard des autres m'incitait à me sentir différent. Toutefois, je ne me suis jamais vraiment décidé, avant le mois dernier, à franchir le pas.

PM : Était-ce un sujet de conversation à la maison, dans votre enfance ?

M : Ma mère en parlait un peu. Elle me rassurait en m'expliquant que de nombreuses personnes de mon âge avaient fait cette expérience, même mon père une ou deux fois. Ce dernier n'en faisait pourtant jamais mention. Je crois que c'était un peu par honte.

PM : Dans quel genre de famille viviez-vous ?

M : Une famille très ordinaire, celle

de 90 % des gens. Deux parents professeurs, un abonnement à *Télérama* et l'intégrale de Jean Ferrat dans la discothèque. Au quotidien, nous n'étions jamais confrontés à ce genre de... pratiques, il faut bien utiliser le mot exact. Mais il m'arrivait d'en voir quelques images à la télé, c'était forcé.

PM : Avec votre passage en prépa, puis votre intégration, vous vous êtes retrouvé confronté à d'autres individus de votre âge. Cette question était-elle au centre de vos discussions ?

M : Je ne crois pas. Nous avions peu de discussions et elles portaient plutôt sur les profs ou les concours. Il est possible que nous ayons une fois ou deux évoqué le sujet mais c'était pour parler de gens qui étaient célèbres à cause de cela. Pour

moi, c'était encore un sujet très délicat et je n'arrivais pas à l'aborder de front.

PM : Parce que, malgré vous, vous vous sentiez attiré par cela ?

M : Sans doute. Je m'identifiais à ces célébrités. Je les jaloussais même un peu. Je crois même avoir discuté avec des proches qui devaient ressentir la même attirance que moi.

PM : Vous auriez pu commencer en leur compagnie. Ça aurait sans doute été moins difficile.

M : Aucun d'entre nous n'était véritablement mûr pour tenter l'expérience. Je savais vaguement que des élèves avaient monté une structure pour aider des personnes dans mon cas mais j'ai préféré tenter la chose avec des inconnus.

PM : Comment avez-vous fait ?

M : Oh, une fois que j'étais décidé à sauter le pas, je me suis procuré une tenue que j'estimais adaptée, un style assez détendu avec un pantalon de jogging. Je me suis rendu dans un club en banlieue dont on m'avait dit que les membres étaient encourageants avec les nouveaux.

PM : Lorsque vous êtes arrivé, vous étiez toujours aussi résolu ?

M : J'ai failli me dégonfler dans le vestiaire. Je les ai vus se changer. Ils étaient tous tellement musclés et épanouis.

PM : Vous étiez complexé ?

M : Exactement. Je savais que je ne serais pas à la hauteur mais en même temps, je voulais ressembler à ces hommes. Je suis resté dans mon coin à les observer discrètement.

PM : Et ensuite ?

M : Et nous sommes sortis des vestiaires.

PM : Et ensuite ?

M : Nous sommes montés sur le terrain.

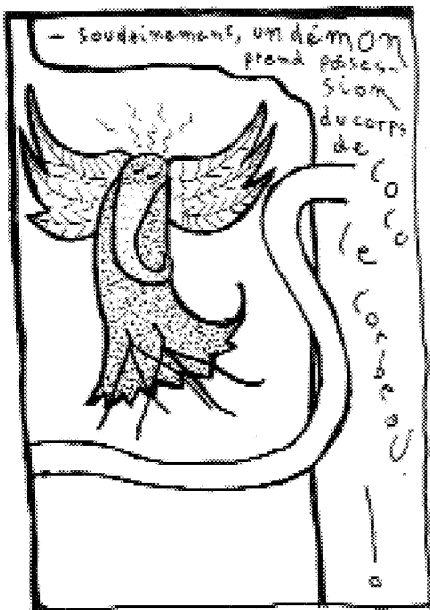
PM : Et ensuite ?

M : Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je voulais me faire remarquer et pour cela j'ai fait la première chose qui m'est passée par la tête : j'ai donné un grand coup de pied dans le ballon. Ils n'ont pas beaucoup apprécié parce que, je l'ai compris plus tard, c'était du basket-ball, une compétition qui se pratique avec les mains, comme le handball ou le volley-ball. Ils m'ont accepté sur le terrain, environ deux minutes, puis ils m'ont demandé de partir.

PM : Aujourd'hui, avec le recul, quel est votre point de vue sur votre expérience ?

M : Positive. Maintenant, je sais ce que c'est que le sport et je sais que je n'aime pas ça..

BIENTOT, UNE VRAIE HISTOIRE
AVEC COCO LE CORBEAU !
OU PAS.



...VIE PRATIQUE (ET POÉTIQUE)...

Vacances, j'oublie rien

“La première condition d'un bon style, c'est d'avoir quelque chose à dire”, comme on dit de par chez nous. Pour finir cette saison en poésie, le Poisson Mort vous propose ce petit aide-mémoire versifié que vous feriez bien d'apprendre par cœur avant de faire vos valises. Le vers que nous avons choisi pour vous, l'alexandrin, est d'ailleurs tout particulièrement adapté à ce genre d'exercice de mémorisation.

Voici que retentit le doux chant du départ,
Manosque, Saint-Tropez, Gap et Madagascar,
Ô riantes contrées, ô contrées que je prise,
Attendez, attendez, je finis mes valises !
À côté de mon short, de ma chemise à fleurs,
De mes quatre t-shirts et d'un raton-laveur*,
J'ai déposé, content, mes lunettes solaires,
Mes palmes, mon tuba, et mon vieil annuaire,
Qui, les après-midi, sur la plage alanguie,
Me soufflera les noms de mes tendres amis
Et fera le bonheur de mes cartes postales.
Troquant mes mocassins contre force sandales,
Et laissant mes santiags pour de jolis nu-pieds,
J'emporte aussi, content, à l'assaut des pierriers,
De solides crampons. Tout mon corps oint de crème
De soleil, pour brunir sans rougir ma peau blême,
Arborant fièrement mon bob Ricard d'été
— L'abus d'alcool est dangereux pour la santé —,
D'un pas souple et félin j'arpenterai les plages,
Serrant contre mon sein ma carte de la MAGE**,
Ce sésame vital qui me met à l'abri.
Ô nymphes ! Adonis ! Ô chèvres ! Ô cabris !
Dans mes habits d'été je mets de quoi vous plaire :
Un péplos chatoyant, un treillis militaire,
Un charmant canotier et un beau bermuda.
Je serai propre aussi, et je n'oublierai pas
De celer en mon sac un flacon de gel douche,
Un parfum envoûtant et surtout, pour ma bouche,
Toi l'aimée de mon cœur, fidèle brosse-à-dents.
Enfin, je prends, content, pour mieux passer le temps,
Quelques vieux parchemins, quelques BD à lire,
Un cahier spécial jeux, tout ce qu'il faut pour rire,
Des journaux par milliers, et pour finir encor,
L'intégrale brochée d'un an du *Poisson Mort*.

* Nous nous étions pourtant promis de ne pas mettre de raton-laveur dans cet inventaire. C'est uniquement pour la rime. Toutes nos excuses.

** La MAGE, partenaire du COF.

Le Poisson Mort, ça pue ! Si vous ne voulez pas le conserver chez vous (ce que nous comprenons fort bien), alors s'il vous plaît ne polluez pas les poubelles de l'École et laissez-le pourrir là où vous l'avez trouvé.

Ont participé à ce numéro :

Diane Benezech

François Kahn

Jean-Olivier Irissou

Blaise Li

Sébastien Lion

Ethierry Mora

Olivier Ritz

Julien Schuh